

JOURNEE EN AVEYRON du samedi 29 Juin 2013

Pont de Millau, Roquefort, Abbaye de Sylvanès et son église Russe

C'est tôt le matin du samedi 9 juin qu'une trentaine de membres de l'ACCCM ont pris le car en direction du **viaduc de Millau**, première étape de notre journée en Aveyron. La pause « petit déjeuner », au pied même de l'ouvrage, a permis d'admirer la hauteur vertigineuse des piles en béton surmontées de leurs pylônes métalliques où s'ancrent les 154 haubans nécessaires pour soutenir le tablier du pont et en assurer la rigidité. L'élément le plus élevé culmine en effet à quelque 340 mètres au-dessus du sol le plus bas.

Mais nous devons vite nous arracher à la contemplation de cette prouesse technologique pour nous rendre à Roquefort-sur-Soulzon, où nous sommes attendus pour une **visite des caves Papillon**. Le village, adossé aux flancs du Combalou, un ancien plateau calcaire effondré, s'étire sur deux kilomètres le long d'une gigantesque fissure qui a donné naissance à des grottes et des failles, appelées « fleurines » ; elles assurent la ventilation des caves aménagées dans la roche pour y affiner le fromage qui a pris le nom de Roquefort.

Une projection vidéo nous présente le cheminement de la fabrication du Roquefort d'hier à aujourd'hui ; puis c'est la descente dans la fraîcheur des 3 niveaux de la cave aménagée pour les visites, où notre guide nous explique les processus qui conduisent à l'élaboration de ce « roi des fromages » dont l'origine remonterait au moins au XI^{ème} siècle. La légende attribue sa création accidentelle à un berger parti à la poursuite de sa belle, qui en oublie son casse-croûte fait de pain de seigle et de caillé de brebis, et qui l'aurait retrouvé quelque temps plus tard recouvert et transformé par le fameux *penicillium roqueforti*. C'est pourquoi, chez Papillon, pour rester fidèle à la tradition, on fabrique toujours le pain de seigle avec sa croûte carbonisée, dont la mie encore humide seraensemencée par la souche du précieux champignon.



▲ Pain de seigleensemencé par le pénicillium
▼ Fourmes marquées et rangées pour affinage



Le lait nécessaire à la production provient exclusivement de brebis de la race Lacaune, dont le territoire est strictement délimité et l'alimentation contrôlée. Une fois réchauffé entre 28 et 34°, on lui ajoute d'abord la présure nécessaire pour obtenir le caillé, puis le *penicillium* qui assurera le développement de la moisissure. Après coagulation, le caillé est découpé, brassé et mis dans des moules sur des tables d'égouttage. Commence alors, dans les caves ventilées grâce aux fleurines, le travail d'affinage qui doit permettre le bon développement de la moisissure. Puis au bout de 14 jours on arrête le développement du *penicillium* en enveloppant le fromage dans une feuille d'étain qui le prive d'air, et on le stocke dans les caves (ou des entrepôts réfrigérés) où il poursuit sa lente maturation.

Toutes les étapes de la fabrication depuis l'affinage jusqu'à l'emballage doivent être pratiquées sur la seule commune de Roquefort pour obtenir la mention « appellation d'origine protégée ».

Notre visite se termine par le passage dans la boutique de dégustation-vente, où nous pouvons découvrir toute la gamme des Roquefort Papillon et autres produits élaborés à partir du pur lait de brebis.



L'abbaye de Sylvanès

Le reste de la journée est consacré à la visite de l'abbaye de Sylvanès, haut-lieu de l'architecture cistercienne, devenu aujourd'hui un **centre culturel et artistique** renommé qui organise notamment depuis 36 ans, en juillet et août, un Festival International de Musique Sacrée.

Nous prenons le repas de midi dans un réfectoire très original qui n'est autre que l'ancien **scriptorium** des moines, magnifique salle voûtée du XIII^{ème} siècle, avec ses deux rangées de croisées d'ogives reposant sur des piliers centraux. Cette salle est la seule du monastère qui était autrefois chauffée et bien éclairée par de larges ouvertures (même si elles ont été agrandies au XIX^{ème} siècle) : en effet, il fallait un minimum de confort et de lumière pour que les moines copistes puissent effectuer correctement leur minutieux travail, et des conditions suffisantes pour la bonne conservation des manuscrits.

La chaufferie attenante est devenue aujourd'hui une cuisine moderne qui permet d'assurer la restauration quotidienne pour 150 personnes pendant la saison touristique et lors des stages de musique ou lors des concerts, ou autres colloques et séminaires. Aux dires de notre guide, membre de l'Association des Amis de l'Abbaye, ce sont plus de 100 000 visiteurs qui parcourent le site chaque année, faisant ainsi de Sylvanès un acteur économique important pour le département de l'Aveyron.

La fondation de l'abbaye remonte à 1136 : un seigneur de la région de Lodève, Pons de Lérans, aussi noble chevalier que brigand redouté, aurait été touché par la grâce divine une nuit de Noël ; décidé à faire pénitence, au retour d'un voyage à Compostelle il s'installe sur une terre octroyée par le seigneur de Camarès, et y vit, avec quelques compagnons, du travail de la terre ; il y fonde un ermitage, qu'il rattache à l'ordre de Cîteaux, et qui deviendra au cours des décennies suivantes l'Abbaye Notre-Dame de Sylvanès (*Salvanès* = lieu de salut ?). Cette abbaye rayonne pendant deux siècles environ, avant de sombrer dans la décadence, en raison surtout du régime de la commende. A la Révolution, elle servira même de carrière de pierres ou de refuge pour les animaux. Abandonnée, elle ne retrouvera vie qu'à partir de 1970.

Sylvanès est implantée, comme la plupart des sites de l'ordre cistercien, dans une vallée boisée (autre explication du nom), assez reculée pour permettre l'isolement, mais qui offre suffisamment de ressources pour la vie monastique, même si c'est au prix d'un énorme travail pour son aménagement. Notre guide rafraîchit nos connaissances historiques sur **l'ordre cistercien**, sur son fondateur, Robert de Molesme, ainsi que sur son maître spirituel, Bernard de Clairvaux, et sur la rigueur qu'il exige dans le respect de la règle bénédictine. L'agencement même des bâtiments rappelle que les moines vivaient coupés du reste du monde, et qu'ils devaient pouvoir se rendre facilement dans l'église pour les 8 ou 9 offices quotidiens. Ils étaient aidés, dans les lourds travaux matériels qui incombaient à l'abbaye, par les frères convers, ces religieux qui n'étaient ni clercs ni moines et qui accomplissaient pour eux le gros des tâches manuelles.



Le joyau du monastère, dans son état actuel après les siècles d'abandon qui l'ont privé notamment des trois quarts de son cloître, reste sans conteste son église typiquement cistercienne. L'austérité de l'ordre est bien visible ici dans l'architecture de ce bâtiment dénué de tout ornement ou décoration - à l'exception de quelques motifs végétaux sur les chapiteaux des colonnes - et dans le dépouillement de ses lignes. Ce qui frappe le plus, ce sont les dimensions et le volume ; le chevet plat, la nef unique presque aussi large que haute, l'absence de bas-côtés et de piliers, tout favorise une acoustique exceptionnelle qui explique sans doute, au départ du moins, le succès et la renommée des activités musicales développées en ce lieu depuis les années 1970, grâce au frère dominicain André GOUZES, musicien et créateur de chants liturgiques, et à Michel WOLKOWITSKY, qui ont donné à Sylvanès une seconde vie.

Il n'est pas de monastère sans une **salle capitulaire**, ou salle du chapitre. C'est l'occasion pour notre guide de rappeler l'origine du mot *chapitre* (cf. l'expression « *avoir voix au chapitre* ») : la réunion des moines au cours de laquelle on faisait la lecture d'un chapitre de la règle, et où l'on évoquait certains points de la vie de la communauté. C'est aussi le lieu de la séance dite des « *coulpes* », indiquée dans les coutumiers des abbayes cisterciennes : les moines avouent les fautes dont ils se sont rendus coupables et demandent pénitence (le coupable se prosterne, puis sur l'ordre du prieur il se relève et énumère ses coupes, c'est-à-dire les fautes extérieures de désobéissance à la règle). Bien que souvent remaniée, cette salle voutée sans pilier central, avec ses banquettes latérales, est particulièrement propice aux débats et conversations, à tel point qu'elle fut transformée aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles en salon de réception ! Située au-dessous de l'ancien dortoir des moines, elle ouvre sur le cloître par deux baies à colonnes géminées, qui devaient permettre aux frères convers, conviés « *sans avoir voix au chapitre* », de suivre lectures et discussions et de prendre connaissance des décisions arrêtées par le prieur pour la vie du monastère.

Le **cloître** était le véritable poumon de l'abbaye, à la fois lieu de promenade et de prière, mais surtout lieu de communication entre les bâtiments, ceux réservés aux moines voués à la « *clôture* » et ceux réservés aux convers, et ouverts sur le monde extérieur. On imagine, au centre du carré formé par les ailes du cloître aujourd'hui disparues, une fontaine (un « *lavabo* »), le monastère étant tout proche de la rivière des Prats, sur laquelle se trouvait son moulin.

Pour terminer, on peut rappeler qu'aujourd'hui, en dehors des activités liées au Festival de Musique Sacrée et au tourisme, une **vie religieuse et liturgique** est organisée sous forme de célébrations, de retraites ... Chaque année les offices de la Semaine Sainte, de Pentecôte, de l'Ascension, de l'Assomption, de Toussaint et de Noël rassemblent des fidèles venus de l'Europe entière.

Notre visite du monastère terminée, nous nous rendons à l'église russe de Sylvanès, construite à la demande du père A. Gouzes, au-dessus du prieuré des Granges (qu'il a fondé et où il vit).



L'église russe orthodoxe de Sylvanès

Cette église entièrement en bois (400 tonnes) a été construite dans la forêt de Khirov, à 700 km à l'Est de Moscou, durant l'hiver 1993-94, selon une technique russe très ancienne de mortaises et tenons sans clou ni cheville. Démontée pièce par pièce, elle a été acheminée par train (la SNCF a pris en charge la moitié du coût du transport), puis par camions et tracteurs jusqu'en son lieu définitif : une forêt à proximité de l'abbaye de Sylvanès, à quelques kilomètres de la ville de Camarès, au pied du Causse du Larzac. Elle vient ainsi compléter l'ensemble monastique : l'église abbatiale étant consacrée à la liturgie latine, celle-ci est plus particulièrement destinée aux communautés chrétiennes de tradition byzantine. Mais, comme son nom le suggère (église de *l'Hétimasie*, c'est-à-dire de *l'Attente du Retour du Christ*), elle se veut un signe de l'Unité de l'Eglise : son autel principal n'est pas consacré, manifestant ainsi que l'unité des chrétiens est à venir.



La construction a été placée sous le double patronage du père André GOUZES de l'ordre des Dominicains, curé de la paroisse de Sylvanès, et de Monseigneur Alexandre MOGHILEV, évêque de Kostroma (République de Russie).

Le bâtiment se compose d'abord d'un **vestibule**, à l'angle duquel une échelle-de-meunier conduit au clocher qui le surplombe. La pièce suivante, dite **avant-nef** ou réfectoire, parce que traditionnellement réservée aux agapes fraternelles des membres de la communauté, est ici flanquée de bancs appuyés le long des murs pour le repos des fidèles, et elle sert souvent d'extension à la **nef** contiguë, avec laquelle elle communique par une baie largement ouverte. L'effet d'espace de cette nef centrale est accentué par l'absence de sièges (les fidèles assistent debout aux offices) ainsi que par le haut plafond pyramidal à huit pans. Dans le fond, une petite estrade (qui sert d'ambon) permet d'accéder au **sanctuaire**, placé derrière une cloison en rondins percée d'une petite porte ; là se trouve l'autel principal et cet espace (le « Saint des Saints ») est strictement réservé au clergé. Pour compléter le plan de cette église, on remarque sur les côtés des baies qui ouvrent sur les **chapelles latérales**, richement décorées de peintures de style oriental et d'icônes murales.

Pour terminer ce compte-rendu de notre visite, nous emprunterons ces quelques mots à Serge Seliouline, maître d'œuvre de l'église russe de Sylvanès, qui répondait, dans un entretien, à la question : en quoi résident la beauté et le charme d'une église en bois ?

« Les toits pyramidaux, les bulbes, expriment en vérité l'aspiration de l'homme à s'élever vers Dieu... La beauté provient aussi du matériau. Dans le bois, il y a un supplément d'âme. C'est une matière naturelle, vivante. Dans le contact avec le bois, c'est-à-dire avec la vie, s'établit un échange, comme une chaleur spirituelle qui se communique. » (d'après la plaquette de Paul Castaing).

G. Teulières

